



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les dossiers du PCMLM

Transformation de la France

Denis Diderot et le matérialisme



Résumé

Table des matières

1. Il y a 300 ans naissait Diderot	2
2.L'Encyclopédie, arme idéologique	4
3. Averroïsme politique et spinozisme	5
4. La conception matérialiste de Diderot	9
5. Diderot aux côtés de Voltaire et Rousseau	10
6. Évaluation par Lénine	12

1. Il y a 300 ans naissait Diderot

Il y a 300 ans, le 5 octobre 1713, naissait Denis Diderot, l'illustre figure du matérialisme français, le grand activiste des Lumières qui fut le maître d'oeuvre de l'*Encyclopédie*.

Diderot est une figure incontournable de l'histoire de notre peuple, car il a été un combattant acharné pour la science et le caractère populaire de celle-ci ; il a diffusé les thèses du matérialisme, affirmant l'unité de l'univers, la réalité comme « un immense océan de matière », ainsi que le fait que « la sensibilité est une propriété universelle de la matière. »

Son oeuvre a ainsi été appréciée et saluée par Karl Marx, Friedrich Engels et Lénine dans leur analyse de l'histoire du matérialisme.

Il est cependant faux de dire de Diderot, comme cela a pu l'être par Georges Politzer dans ses « Principes élémentaires de philosophie », qu'il « fut le plus grand penseur matérialiste avant Marx et Engels. »

Voir les choses ainsi est erroné, et a consisté en la très grande erreur d'interprétation faite par le Parti Communiste français, qui a considéré que le matérialisme dialectique et le matérialisme historique consistaient en une sorte de formule « matérialisme comme Diderot +

développement de type dialectique. »

Diderot n'a, en effet, pas échappé aux limites de la société française de son époque.

Quelle était cette société française ? Historiquement, la bourgeoisie a été incapable de développer le protestantisme, elle a été battue par l'aristocratie, mais surtout par la monarchie absolue dont les bases avaient été posées par François Ier et généralisées par Louis XIV.

La bourgeoisie a historiquement été trop faible pour assumer et généraliser le protestantisme, c'est-à-dire le catholicisme sans clergé dominateur, une morale individuelle exigeante et conforme au labeur exigé par la bourgeoisie, une science permise par l'existence d'un Dieu transcendant ayant « offert » la planète aux humains laborieux.

Pour cette raison, la bourgeoisie a dû assumer le « déisme » comme prétexte à l'affirmation selon laquelle l'humanité pouvait librement transformer le monde, monde qui aurait donc été fourni par un Dieu créateur mais désormais lointain.

La première étape de ce déisme fut réalisée par Descartes, qui a élaboré tout un échafaudage théorique pour justifier la négation de la nature et la primauté de la conscience

« transformant » le monde au moyen de la logique mathématique, rejetant les cinq sens comme « trompeurs ».

La seconde étape de ce déisme fut le grand « rattrapage » consistant à assumer les thèses du matérialisme anglais, et donc la réalité des cinq sens afin de pouvoir procéder à des « expérimentations ».

Les thèses du matérialisme anglais furent ainsi diffusées par Voltaire, donnant naissance à un « sensualisme » porté par Condillac ou encore Rousseau, alors que Diderot se chargea de synthétiser le matérialisme français.

L'*Encyclopédie* a ainsi un double caractère : d'un côté, c'est un ouvrage « fermé », établissant les connaissances effectuées jusque-là, dans un esprit mécanique-mathématique représenté par D'Alembert, qui participa à la gestion de l'*Encyclopédie* avec Diderot pour quelques années.

De l'autre, c'est un ouvrage « ouvert », s'assumant comme ayant des manques et appelant à aller de l'avant dans les connaissances ; c'est Diderot qui a représenté cette ligne.

Diderot assumait en effet l'athéisme, tout en étant encore profondément marqué par l'humanisme français lié à la Renaissance italienne et empreint d'un certain scepticisme, ainsi que d'une vision épicurienne de l'univers, celui-ci se transformant sans logique interne.

Diderot était ainsi proche du courant matérialiste athée porté par La Mettrie, Helvétius et d'Holbach, comme en témoignent ses œuvres matérialistes les plus connues comme *le neveu de Rameau* ou *Jacques le fataliste*.

Cependant, il n'a jamais élaboré de « système » complet ; son matérialisme est militant et une grande arme pour le rationalisme en guerre avec la féodalité, mais il se veut en mouvement sur le plan des idées, il ne propose pas de vision du monde à l'esprit systématique.

Diderot prolonge ainsi Descartes lorsqu'il synthétise le matérialisme dans sa version française : le monde considéré comme un tout cohérent que l'on peut connaître, et qui se transforme, sans cependant que cette transformation obéisse à une logique interne.

Diderot a ainsi été le grand activiste français de la raison à l'époque des Lumières ; il a joué un rôle historique pour notre peuple, en diffusant l'affirmation de la raison notamment au moyen de l'*Encyclopédie*.

Toutefois, les Lumières ont contourné la défaite bourgeoise des 16e et 17e siècles, avec comme conséquence un matérialisme « laïc », considérant comme secondaire et non contradictoire d'éventuellement être prêt à reconnaître un Dieu créateur « lointain » ou bien de voir en le « hasard » l'origine du développement du monde.

C'est précisément ce point qui fera que le matérialisme historique aura, au cours du 20e siècle, un écho particulièrement considérable dans la société française qui y verra une sorte de « rationalisme » social, alors que le matérialisme dialectique comme science du mouvement interne de la matière restera inversement à la fois foncièrement méconnu et totalement rejeté. Vu que le premier s'appuie sur le second, il est aisé de saisir les conséquences.

Diderot a ainsi été aux côtés de Rousseau le grand héraut de la bourgeoisie dans sa phase politique offensive visant à renverser la féodalité, mais il a possédé précisément les mêmes limites, même si Rousseau était déiste et lui était athée.

Cela n'enlève rien évidemment au rôle historique essentiel de Diderot (et de Rousseau) dans l'histoire de notre peuple ; Diderot est incontournable de par son rôle et sa fonction dans les Lumières et le triomphe national-bourgeois sur la féodalité.

Diderot a porté le plus haut le matérialisme bourgeois en France, et cela a été une

contribution progressiste historiquement. En saisir la portée, et les limites, est capital pour comprendre l'histoire de la France.

2.L'*Encyclopédie*, arme idéologique

Le matérialisme affirme l'unité de l'univers et l'esprit de synthèse. En ce sens, la parution au 18^e siècle de l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* est un triomphe du matérialisme.

C'est une œuvre d'envergure, en 17 volumes de texte et 11 d'illustrations, avec en tout 71 818 articles. Il aura fallu 15 ans pour l'écrire et 21 ans pour la publier, à l'origine pour un tirage de 4 255 exemplaires en France, atteignant bientôt environ 24 000 en Europe.

Le chiffre peut paraître restreint, mais il faut saisir surtout que l'*Encyclopédie* a été une arme idéologique suprême, en raison de la liaison dialectique entre sa forme et son fond : la théorie et l'expérience sont unifiées et synthétisées en tant que connaissance.

La féodalité, qui était un monde de répétition, où la démarche théorique était bannie au moyen de la religion, ne pouvait avec son formalisme décadent faire face à cette affirmation idéologique.

D'ailleurs, elle n'en a pas saisi la portée : une classe décadente ne pense pas. L'aristocratie avait abandonné les décisions idéologiques au clergé, qui lui s'inquiétait des activités de Voltaire et Montesquieu, ou encore de Jean-Baptiste de Boyer.

Mais elle est surtout focalisée sur ses propres contradictions internes, avec les courants janséniste et jésuite. Ce n'est qu'après 1750, alors que la vague des Lumières était irrépressible, que l'Église a tenté de faire jouer les interdictions de manière plus importante.

Quant à l'*Encyclopédie*, les éléments les plus avancés de la féodalité ont mis des bâtons dans

les roues de l'interdiction royale, facilitant son existence.

De fait, l'*Encyclopédie* était conforme à l'esprit bourgeois déiste et monarchiste constitutionnel. Sa démarche était matérialiste, mais son positionnement était simplement rationaliste.

Diderot, à l'article « Encyclopédie » de l'*Encyclopédie*, expliquait ainsi :

« Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de les transmettre aux hommes qui viendront après nous; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain. »

D'Alembert, dans un « Avertissement des éditeurs » du troisième volume de l'*Encyclopédie*, précise de son côté :

« L'empire des Sciences & des Arts est un palais irrégulier, imparfait, & en quelque manière monstrueux, où certains morceaux se font admirer par leur magnificence, leur solidité et leur hardiesse ; où d'autres ressemblent encore à des masses informes ; où d'autres enfin, que l'art n'a pas même ébauchés, attendent le génie ou le hasard.

Les principales parties de cet édifice sont élevées par un petit nombre de grands hommes, tandis que les autres apportent quelques matériaux, ou se bornent à la simple description.

Nous tâcherons de réunir ces deux derniers objets, de tracer le plan du temple, & de remplir en même temps quelques vuides. Nous en laisserons beaucoup d'autres à remplir ; nos descendants s'en chargeront, & placeront le comble, s'ils l'osent ou s'ils le peuvent. »

On a là une perspective lente de construction ; la bourgeoisie n'en est qu'à ses débuts et elle a besoin encore de se façonner une méthode, une approche, une idéologie dans la situation concrète de la France.

La bourgeoisie a ainsi financé la parution de l'*Encyclopédie*, avec des milliers de

souscripteurs, et lorsqu'une interdiction momentanée forcera de les rembourser, pas un ne vint chercher son argent.

La bourgeoisie était consciente de prendre l'ascendant culturel-idéologique, car l'*Encyclopédie* était utile de par le savoir auquel elle donnait accès, notamment dans les arts mécaniques.

Le progrès passait alors, de manière claire, inévitablement par la classe entreprenante, à l'opposé de l'aristocratie repliée sur elle-même et ses privilèges.

Et c'est Diderot, maître d'oeuvre de l'*Encyclopédie*, qui a été le chef d'orchestre nécessaire à l'affirmation stratégique bourgeoise.

3. Averroïsme politique et spinozisme

A la lumière du matérialisme dialectique, il apparaît que ce que représente Denis Diderot doit être analysé à partir de deux critères concrets. Tout d'abord, le rapport à la forme historique de matérialisme apparu en Europe : l'averroïsme, ensuite le positionnement par rapport à Spinoza.

3.1 *l'averroïsme, l'averroïsme politique*

Lorsque la conception matérialiste du monde d'Averroès arriva en Europe, elle eut immédiatement un impact essentiel, produisant l'averroïsme latin. Ce dernier fut cependant vaincu par la réaction religieuse, conduite par Thomas d'Aquin.

L'averroïsme continua alors sous la forme de l'averroïsme politique, tendant à servir le pouvoir royal afin de contrer la religion. C'est en Angleterre que cet averroïsme politique commença véritablement, pour déboucher enfin sur une dynamique cataclysmique pour la féodalité à partir de la Bohême (voir l'explication détaillée dans Bohême : la tempête hussite [dossier non encore publié]).

Le protestantisme est directement issu de cette déflagration idéologique. Qu'en est-il de la démarche de Diderot ?

Elle est, de fait, synthétisée dans l'article « Autorité politique » de l'*Encyclopédie*. Les commentateurs bourgeois y voient une affirmation déiste de la monarchie constitutionnelle.

En réalité, il s'agit d'un déisme afin de laïciser l'État, tout comme l'a fait le hussitisme et son successeur le protestantisme.

Voici un extrait de l'article, qui s'appuie en apparence sur un Dieu tout puissant pour expliquer que le pouvoir du roi est limité, mais qui en réalité en posant les choses ainsi liquide le rapport entre religion et royauté :

« Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du Ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison (...).

La puissance, qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime, utile à la société, avantageux à la république [= la chose publique], et qui la fixent et la restreignent entre des limites ; car l'homme ne doit ni ne peut se donner entièrement sans réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur au-dessus de tout, à qui seul il appartient tout entier.

C'est Dieu, jaloux absolu, qui ne perd jamais de ses droits et ne les communique point. Il permet pour le bien commun et pour le maintien de la société que les hommes établissent entre eux un ordre de subordination, qu'ils obéissent à l'un d'eux ; mais il veut que ce soit par raison et avec mesure, et non pas aveuglément et sans réserve afin que la créature s'arroge pas les droits du créateur.

Toute autre soumission est le véritable crime de l'idolâtrie. »

En ce sens, le rapport de Diderot à l'averroïsme politique est patent : il y a séparation de la religion et de l'Etat.

3,2 *Spinoza*

La philosophie de Spinoza était considérée comme hérétique au 18e siècle. Pour cette

raison, l'*Encyclopédie* est d'une très grande brutalité envers Spinoza, par volonté d'éviter la censure, mais pas seulement.

Dans l'*Encyclopédie*, on lit ainsi à « philosophie de SPINOSA », au sujet de « Benoît Spinoza » :

« Il a été un athée de système, & d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de sa doctrine lui fût commun avec plusieurs autres philosophes anciens & modernes, européens & orientaux. »

Or, nous ne pouvons qu'être surpris que ces autres philosophes ne soient pas mentionnés. Qui sont-ils ? Il ne peut, en théorie, que s'agir du courant averroïste.

On lit également, dans cet article de l'*Encyclopédie*, que :

« Il y a longtemps que l'on a cru que tout l'univers n'est qu'une substance, & que Dieu & le monde ne sont qu'un seul être. »

Que signifie ce « longtemps » ? Car, en effet, c'est faux ; au mieux cela date-t-il d'Averroès et de son explication d'Aristote. Mais au sens strict, Aristote n'a pas assimilé Dieu au monde, même s'ils s'assimilent l'un l'autre sur le plan dynamique.

Il faut donc seulement considérer cette thèse comme étant la conséquence directe de l'analyse d'Averroès. Or, l'*Encyclopédie* n'a pas d'entrée « Averroès », ni d'entrée « Avicenne » d'ailleurs. C'est étrange par rapport à l'explication de Spinoza faite dans l'*Encyclopédie*, mais ce n'est pas tout : Avicenne était très connu au moins en raison de ses enseignements médicaux, et l'averroïsme latin a joué un rôle historique fondamental dans l'histoire même du catholicisme.

D'où provient donc l'oubli de cela ? Cela tient à la question de la censure, mais pas seulement: il y a une contradiction fondamentale des Lumières françaises. Les Lumières françaises sont avancées sur certains points matérialistes, mais en d'autres elles sont encore en retard par rapport au protestantisme, et évidemment par rapport à l'averroïsme.

Comme cela a été expliqué pour Rousseau et

Descartes, les Lumières françaises sont ainsi incapables d'assumer un moralisme individuel comme dans le protestantisme, et basculent ainsi dans un déisme qui est une sorte de catholicisme rationaliste.

L'*Encyclopédie*, cet ouvrage de science, se moque ainsi de Spinoza et de ses partisans, dans une accusation gratuite et inutile, qui n'est pas là pour donner des cautions à l'Eglise qu'en partie seulement, car reflétant également vraiment le déisme des Lumières :

« Cet autre écrit est sa morale, où donnant carrière à ses méditations philosophiques, il plonge son lecteur dans le sein de l'athéisme.

C'est principalement à ce monstre de hardiesse, qu'il doit le grand nom qu'il s'est fait parmi les incrédules de nos jours.

Il n'est pas vrai que ses sectateurs soient en grand nombre. Très-peu de personnes sont soupçonnées d'adhérer à sa doctrine, & parmi ceux que l'on en soupçonne, il y en a peu qui l'aient étudié, & entre ceux-ci il y en a peu qui l'aient comprise, & qui soient capables d'en tracer le vrai plan, & de développer le fil de ses principes.

Les plus sincères avouent que Spinoza est incompréhensible, que sa philosophie sur-tout est pour eux une énigme perpétuelle, & qu'enfin s'ils se rangent de son parti, c'est qu'il nie avec intrépidité ce qu'eux-mêmes avoient un penchant secret à ne pas croire. »

L'article parle ainsi de la pensée de Spinoza comme de « noires ténèbres », il est dit que « on y découvre une suite d'abymes », avec « un abus des termes la plupart pris à contre-sens, un amas d'équivoques trompeuses, une nuée de contradictions palpables. »

Il y aurait pu y avoir une critique rationaliste, même favorable aux religieux, au lieu de cela Spinoza est présenté comme étant obscur, et c'est précisément de la même manière que sera refusée par la suite le matérialisme dialectique en France.

3.3 le spinozisme

Cependant, ce n'est pas tout. L'*Encyclopédie* a également un article intitulé « spinozisme ».

Or, là, l'angle d'approche est totalement différent, et pour cause, cela ne correspond nullement au spinozisme, mais bien à la conception de Diderot...

SPINOSISTE, s. m. (Gram.) sectateur de la philosophie de Spinoza. Il ne faut pas confondre les Spinosistes anciens avec les Spinosistes modernes.

Le principe général de ceux-ci, c'est que la matière est sensible, ce qu'ils démontrent par le développement de l'œuf, corps inerte, qui par le seul instrument de la chaleur graduée passe à l'état d'être sentant & vivant, & par l'accroissement de tout animal qui dans son principe n'est qu'un point, & qui par l'assimilation nutritive des plantes, en un mot, de toutes les substances qui servent à la nutrition, devient un grand corps sentant & vivant dans un grand espace. De-là ils concluent qu'il n'y a que de la matière, & qu'elle suffit pour tout expliquer ; du reste ils suivent l'ancien spinozisme dans toutes ses conséquences.

Est-ce dire que Diderot est d'accord avec Spinoza ? Seulement en partie: il considère Spinoza comme une sorte d'épicurien, qui serait resté métaphysique. Alors qu'en réalité, Spinoza vient du matérialisme de type scientifique fondé sur Aristote, et re-découvrant la matière de la même manière qu'Epicure, mais en conservant le principe d'un univers ordonné, organisé, unifié.

3.4 Diderot coincé entre épicurisme et Spinoza

Le problème est très facile à comprendre. L'épicurisme est le premier matérialisme ; il ne reconnaît que les sens, et donc il nie les religions, le « spirituel », etc. Mais c'est un matérialisme passif, il n'a pas de démarche scientifique et considère que c'est le « hasard » qui régit.

Spinoza développe sa pensée à partir de l'idéalisme, et pas à partir d'Epicure. Cependant, avec Averroès, il est en route vers l'épicurisme, à ceci près et c'est la différence centrale, qu'il n'y a pas de hasard. Le point culminant sera le matérialisme dialectique : il n'y a que la matière, conformément à la démarche d'Epicure, mais en même temps la

matière obéit à une loi interne, celle de la contradiction, il n'y a donc pas de hasard, et là on retrouve Spinoza.

Diderot est ici coincé, comme le sera tout le matérialisme français, qui est un rationalisme prêt à accepter la matière, mais pas un « fatalisme » des événements. Cependant, accepter ce « fatalisme » est inéluctable quand on assume le matérialisme - le problème étant que ce « fatalisme » apparaît comme « religieux », c'est-à-dire en réalité comme trop strict pour la bourgeoisie qui entend être totalement libre.

C'est la contradiction des Lumières, à la source des errements de la laïcité par la suite. Les Lumières veulent la laïcité, c'est leur aspect progressiste de rejet de la religion, mais en même temps elles refusent le principe d'un univers ayant sa propre organisation et dont l'être humain n'est qu'une composante qui ne pense pas, qui n'a pas de « libre-arbitre ».

D'où le maintien jusqu'au début du 21^e siècle de la Franc-Maçonnerie comme pôle de « rencontre » déiste, pour combler les manques idéologiques dues à la contradiction inhérente aux Lumières.

Diderot lui-même est ainsi balançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de cette contradiction. Tantôt en tant que héraut de la bourgeoisie, il est obligé de récuser la conception d'un univers totalement unifié - « Dieu ou la Nature » chez Spinoza - en raison de la situation française où la bourgeoisie veut tactiquement le déisme comme justificatif aux sens, à l'expérience scientifique.

Tantôt il est emporté théoriquement par la substance du matérialisme, et doit reconnaître la cohérence totale de la matière, de la formation de l'être humain et de tous les êtres sensibles, bref du caractère général de la matière.

4. La conception matérialiste de Diderot

L'approche de Diderot est un matérialisme, mais un matérialisme qui sera par la suite appelé « vulgaire », au sens où il parvient à affirmer le caractère matériel de l'être humain, mais n'arrive pas à saisir le principe d'une organisation globale de la matière par elle-même.

L'être humain est vu ainsi non pas comme dépendant du système, mais comme en quelque sorte « à côté » de celui-ci, même si – et là est le paradoxe – il est admis de manière matérialiste que l'être humain ne dispose pas de « liberté ».

Le matérialisme de Diderot reste ainsi bloqué au niveau individuel. D'où sa force, dans la mesure où il est compris que le « bien » et le « mal » ne sont pas des catégories divines, mais quelque chose à interpréter par rapport à ce qui va ou non dans le sens de la vie.

Mais d'où sa faiblesse, dans la mesure où l'être humain est saisi correctement comme une « machine », mais une machine sans « ordinateur central ».

C'est ce qui fait que Diderot peut prolonger Spinoza mais en revenir à Épicure : il y a le matérialisme, mais pas la compréhension du système.

Il faudra attendre Karl Marx et Friedrich Engels, dans le prolongement de Feuerbach et de Hegel, pour affirmer que le système est l'univers en auto-transformation et qu'ainsi si les êtres humains sont bien des machines, ils ne font que refléter non pas simplement les « besoins physiques », mais justement la transformation de l'univers lui-même.

Et *Le Capital* de Marx explique justement comment cette transformation passe dans les consciences par l'intermédiaire des besoins physiques, c'est-à-dire matériellement ce qui a été appelé le mode de production.

Voici inversement une lettre de Denis Diderot

à l'écrivain Paul-Louis Landois, en date du 29 juin 1756.

On voit comment Diderot prolonge Spinoza sur la négation du « bien » et du « mal » comme valeurs d'un Dieu « pensant ». Mais on voit aussi comment il ne parvient pas à saisir la transformation du réel, basculant dans un matérialisme moraliste et passif propre à l'épicurisme.

Cela est conforme aux exigences de la bourgeoisie, qui profite de cet « épicurisme » pour enfin revendiquer l'existence d'une matière à transformer par le capitalisme... Sans pour autant reconnaître l'ensemble comme un système (ce que feront donc inversement Karl Marx et Friedrich Engels, avec la classe ouvrière).

« C'est ici, mon cher, que je vais quitter le ton de prédicateur pour prendre, si je peux, celui de philosophe.

Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens ; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres ; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement.

On ne conçoit non plus qu'un être agisse sans motif, qu'un des bras d'une balance agisse sans l'action d'un poids, et le motif nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par une nature ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous.

Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant de confondre le volontaire avec le libre.

Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme; il n'y a ni vice ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier.

Qu'est-ce qui distingue donc les hommes ? la bienfaisance et la malfaisance.

Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. Mais quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins

un être qu'on modifie; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique.

De là les bons effets de l'exemple, des discours, de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère, etc.; de là une sorte de philosophie pleine de commisération, qui attache fortement aux bons, qui n'irrite non plus contre le méchant que contre un ouragan qui nous remplit les yeux de poussière.

Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler; ce sont les causes physiques.

Il n'y a qu'une sorte de nécessité; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux, ou qui y soit réellement. Voilà ce qui me réconcilie avec le genre humain; c'est pour cette raison que je vous exhortais à la philanthropie.

Adoptez ces principes si vous les trouvez bons, ou montiez-moi qu'ils sont mauvais. Si vous les adoptez, ils vous réconcilieront aussi avec les autres et avec vous-même : vous ne vous saurez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes.

Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien : voilà les premiers pas vers la sagesse. Ce qui est hors de là est préjugé, fausse philosophie. »

5. Diderot aux côtés de Voltaire et Rousseau

Les Lumières françaises connaissent trois grandes figures : Jean-Jacques Rousseau, Voltaire et Denis Diderot. Pourtant, on ne retient que peu de choses de Diderot dans la France capitaliste, son matérialisme s'effaçant derrière la verve de Voltaire et le positions de Rousseau sur la politique, notamment avec Le contrat social.

En fait, il n'existe pas de « diderotisme » et ainsi, les positions matérialistes de Diderot se diluent dans le mouvement des Lumières.

Quant à Voltaire, si on met en avant ses œuvres secondaires comme *Candide*, *Zadig*, *Micromégas*, etc. c'est pour masquer le contenu philosophique, qui fait que Voltaire était un bourgeois réformiste, n'hésitant pas à soutenir

des monarques éclairés, à écrire en alexandrins des tragédies, qui sont une forme aristocratique, etc.

Si Voltaire est connu, c'est en fait parce qu'avec des œuvres comme les *Lettres philosophiques* (1734) et les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), il a répandu en France l'empirisme du matérialisme anglais, ni plus, ni moins.

Diderot se situe dans cette perspective, lui aussi pouvait être proche d'un « despote éclairé » comme Catherine II de Russie. On sait également comment Bacon a été la figure décisive du matérialisme anglais, et Diderot dit à son sujet dans l'*Encyclopédie* :

« Je crois avoir appris à mes concitoyens à estimer & à lire le chancelier Bacon ; on a plus feuilleté ce profond auteur depuis cinq à six ans, qu'il ne l'avoit jamais été.

Nous sommes cependant encore bien loin de sentir l'importance de ses ouvrages ; les esprits ne sont pas assez avancés.

Il y a trop peu de personnes en état de s'élever à la hauteur de ses méditations ; & peut-être le nombre n'en deviendra-t-il jamais guère plus grand.

Qui sait si le novum organum, les cogitata & visa, le livre de augmento scientiarum, ne sont pas trop au-dessus de la portée moyenne de l'esprit humain, pour devenir dans aucun siècle, une lecture facile & commune ?

C'est au tems à éclaircir ce doute. »

Diderot est ainsi considéré par la bourgeoisie comme une force d'appoint à cet appel à la « pratique », à l'expérience, bref à la transformation de la matière, en marchandises bien sûr.

Au départ, Diderot s'intéresse d'ailleurs à Condillac, auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, qui reprend l'*Essai concernant la connaissance humaine* de l'anglais Locke.

Lénine, notre illustre maître, a noté fort justement dans *Matérialisme et empirio-criticisme* que « Berkeley et Diderot relèvent tous deux de Locke ».

Ainsi, l'article « Scepticisme » de

L'*Encyclopédie* explique que « Le scepticisme est le premier pas vers la vérité. » On est là plus proche de Diderot et de son « doute » que du matérialisme affirmant que la vision dialectique du monde permet de saisir la réalité.

De la même manière, l'ouvrage sans doute le plus célèbre et le plus fort de Diderot est *Le Neveu de Rameau*, une œuvre très appréciée de Marx et Engels.

Cependant, cette œuvre ne fut pas publiée du vivant de Diderot ; elle arriva en fait dans les mains des grandes figures du romantisme allemand, Schiller et Goethe, ce dernier la traduisant et la publiant en 1805, la version française n'arrivant qu'en 1821.

La *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* vaudra un emprisonnement à Diderot ; cependant c'est une réflexion sur la question de la vision, avec une critique de la religion. Ce n'est pas une forme politique affirmative directe.

Pareillement, Jacques le fataliste et son maître est une sorte de demi-roman, consistant plutôt en des réflexions philosophiques, à travers un dialogue.

Le dialogue est d'ailleurs la forme d'autres œuvres centrales, comme *Le Rêve de d'Alembert*, ou encore *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****.

On en reste au terrain des libertins du 17^e siècle ; c'est d'ailleurs directement la logique de *La Religieuse*, parue après la révolution française d'ailleurs.

La littérature est ici une forme de combat « en passant », on égratigne la morale dominante, mais on n'expose pas de système complet. La question de la morale est d'ailleurs également au centre du *Supplément au voyage de Bougainville*.

C'est la très grande limite de Diderot, et c'est cela qui fait que l'*Encyclopédie* est à valoriser comme principe, comme démarche radicale de l'aile la plus progressiste de la

bourgeoisie, mais qu'il y a une limite historique dans la forme de cette affirmation.

S'appuyant sur une bourgeoisie française ayant été incapable d'assumer le protestantisme comme ensemble théorique, Diderot reste incapable d'assumer l'esprit de système.

Des Lumières à la franc-maçonnerie jusqu'aux conceptions du 20^e siècle, la France reste bloquée dans cet esprit de refus du « système complet », que justement le matérialisme dialectique vient apporter.

6. Évaluation par Lénine

Au début de *Matérialisme et empirio-criticisme*, Lénine écrit un long passage intitulé « En guise d'introduction : comment certains « marxistes » en 1908 et certains idéalistes en 1710 réfutaient le matérialisme. »

Voici ce qu'il y dit, présentant la valeur historique de Diderot et citant celui-ci. Lénine considère que :

a) Diderot est bien un matérialiste, car il attribue à la matière la sensibilité;

b) Diderot représente déjà un début de bataille contre le matérialisme vulgaire, car il se pose contre le sensualisme mécaniste, où la pensée serait une expression directe, sans synthèse, des sens.

Pour bien comprendre le passage cité par Lénine, voici d'abord ce que dit Diderot dans *Entretien entre d'Alembert et Diderot*:

« Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible ; il est en même temps le musicien et l'instrument.

Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend ; comme animal, il en a la mémoire.

Cette faculté organique, en liant les sons

en lui-même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne saura pas, s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches.

Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire.

Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincet souvent elles-mêmes ; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi.

Il y a une impression qui a sa cause au dedans ou au dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression, une sensation qui dure ; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible ; une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au dedans et au dehors de l'animal ; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels. »

Et voici donc ce qu'explique Lénine dans *Matérialisme et empirio-criticisme*:

« Quant aux matérialistes, le maître des encyclopédistes, Diderot, dit de Berkeley : « On appelle idéalistes ces philosophes qui, n'ayant conscience que de leur existence et des sensations qui se succèdent au-dedans d'eux mêmes, n'admettent pas autre chose : système extravagant qui ne pouvait, ce me semble, devoir sa naissance qu'à des aveugles; système qui, à la honte de l'esprit humain et de la philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous. »

Et Diderot, abordant de près les vues du matérialisme, contemporain (d'après lesquelles des arguments et des syllogismes ne suffisent pas à réfuter l'idéalisme, car il ne s'agit pas ici d'arguments théoriques), note la ressemblance des prémisses chez l'idéaliste Berkeley et le sensualiste Condillac.

Ce dernier aurait dû, de l'avis de Diderot, se donner pour tâche de réfuter Berkeley, afin d'éviter que l'on tire d'absurdes conclusions de la thèse selon laquelle les sensations sont la source unique de nos connaissances.

Dans son Entretien avec d'Alembert, Diderot expose ainsi ses conceptions philosophiques :

« ... Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi... s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire.

Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincet souvent elles-mêmes; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. »

D'Alembert répond que ce clavecin devrait être doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire. - Sans doute, réplique Diderot. Voyez-vous cet œuf.

« C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf ?

Une masse insensible avant que le germe y soit introduit; et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore ? Une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie ? Par la chaleur.

Qu'y produira la chaleur ? Le mouvement. »

L'animal sorti de l'œuf est doué de toutes vos affections; il est capable d'exécuter toutes vos actions.

« Prétendez vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative ? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une autre.

Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une matière inerte, de la chaleur et du mouvement, on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. »

De deux choses l'une poursuit Diderot : ou bien admettre dans l'œuf quelque « élément caché » qui s'y est insinué on ne sait comment à un certain stade du développement, élément dont on ignore s'il occupe de l'espace, s'il est matériel ou créé à l'instant du besoin - ce qui est contraire au sens commun et aboutit à des contradictions et à des absurdités; ou bien faire « une supposition simple qui explique tout », à savoir que la sensibilité est une « propriété générale de la matière, ou [un] produit de l'organisation. »

Et Diderot de répondre à l'objection de D'Alembert que cette supposition admet une qualité essentiellement incompatible avec la matière :

« Et d'où savez vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité ? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre ? »

D'Alembert : « Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible et incompatible avec un sujet ou supposé divisible. »

Diderot : « Galimatias métaphysico-théologique. Quoi ? Est ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière est revêtue, sont essentiellement indivisibles ? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur... »

Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez vous expliquer la liaison de la cause à l'effet.

Soyez logicien, et ne substituez pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune. »

D'Alembert : « Mais si je me dépars de cette cause ? »

Diderot : « Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal.

La serinette est de bois, l'homme est de chair.

Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même

formation, les mêmes fonctions et la même fin. »

D'Alembert : « Et comment s'établit la convention des sons entre vos deux clavecins ? »

Diderot : « ... L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors de lui, que d'autres instruments sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons.

Et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits et des actions.

Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet à la même difficulté insurmontable que Berkeley a proposée contre l'existence des corps. Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui. »

Ces pages furent écrites en 1769.

Notre courte référence historique se termine ici. Nous retrouverons maintes fois au cours de notre analyse du « positivisme moderne » ce « clavecin en délire et l'harmonie de l'univers qui se passe en l'homme. »

Bornons-nous pour l'instant à cette conclusion : les disciples « modernes » de Mach n'ont produit contre les matérialistes aucun, mais littéralement aucun argument qu'on ne puisse trouver déjà chez l'évêque Berkeley.

Telle est la valeur historique de Diderot: participer aux Lumières, exprimer le point de vue le plus radical de la bourgeoisie, qui était alors la classe la plus révolutionnaire, commencer à exprimer le caractère sensible de la matière.

Publié en Octobre 2013

Illustration de la première page: Diderot par Louis-Michel van Loo, 1767